

Chamouni Andal

MOULOUD FERAOUN

Chamouni Andal

**LES POÈMES
DE
SI MOHAND**

Bibliothèque nationale



LES ÉDITIONS DE MINUIT

star m
star 3m

LES POEMES
DE
SI MOHAND

DU MEME AUTEUR

AUX EDITIONS DU SEUIL :

Le Fils du Pauvre, *roman*.

La Terre et le Sang, *roman*.

Les chemins qui montent, *roman*.

AUX EDITIONS BACONNIER :

Jours de Kabylie, *essais*.

MOULOUD FERAOUN

LES POEMES
DE
SI MOHAND



LES EDITIONS DE MINUIT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE DIX EXEMPLAIRES SUR PUR FIL DU MARAIS, NUMÉROTÉS DE 1 A 10 PLUS CINQ EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.-C.-I A H.-C.-V.

© 1960, by LES EDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy — Paris (6^e)
Tous droits réservés pour tous pays

VIE DE SI MOHAND

Il est en Kabylie un nom que tout le monde connaît, un poète dont tout le monde vénère la légende : Si Mohand ou Mehand des Ath-Irathen. Cette popularité est d'autant plus remarquable que l'œuvre de Si Mohand n'a été véhiculée, chez un peuple alors illettré et dont la langue ne s'écrit pas, que par la parole ou le chant.

On peut aussi se demander comment un poète profane a pu devenir l'incarnation d'un peuple dont la réserve n'est pas la moindre vertu et qui considère comme immorale la musique chantant l'amour. Lorsqu'on appelle le musicien afin d'animer une fête, c'est pour qu'il crée cette atmosphère facile des jours de liesse, un moment de détente où il est permis de lâcher bride ; puis, la fête terminée, on lui paie le prix convenu et on se hâte de l'oublier.

LES POEMES DE SI MOHAND

Si Mohand n'a pas souffert de cette réprobation. C'est qu'il ne cherche à intéresser personne, n'attend rien de personne : ce qu'il dit de lui, il le dit à lui-même.

Un jour, raconte-t-on, un ange se présenta à lui et lui fit cette proposition : « Rime et je parlerai, ou bien alors parle et je rimerai. » Si Mohand choisit de parler. Voilà pourquoi des rimes divines ont pu servir à des paroles profanes, car le fantasque poète, nanti du précieux cadeau, se soucia moins de glorifier les anges que de traduire ses propres tourments.

Le nombre de vers que Si Mohand jeta, en tout lieu, en toute circonstance, au cours de sa vie vagabonde, serait, dit-on, incalculable. Mais il a éparpillé ses isfra, ses poèmes, comme fait le semeur dans son champ, et la graine a poussé pour donner naissance à d'autres graines : une foison d'épis, pleins ou vides, où nous moissonnons un peu au hasard, sans trop savoir bien souvent déceler le grain de l'ivraie. Tels poèmes qu'on donne pour authentiques ne sont peut-être pas de lui ; combien d'autres véritables, par contre, sont oubliés !

Que, dès le début, des admirateurs de Si Mohand, et sans doute lui-même, aient songé à en fixer certains, cela est probable :

LES POEMES DE SI MOHAND

Ceci est mon poème
Plaise à Dieu qu'il soit beau
Et se répande partout
Qui l'entendra l'écrira
Ne le lâchera plus
Et le sage m'approuvera...

L'entreprise était d'ailleurs facile pour les lettrés, car tous les sons kabyles figurent dans l'alphabet arabe. Mais il ne semble pas que le poète ou d'autres se fussent assignés une telle tâche d'une façon méthodique : en fait, il n'existe aucun écrit, aucune note laissée par Si Mohand ou par l'un de ses fidèles.

Le poète parlait, autant en emportait le vent, ou presque. Ses contemporains ne mirent aucun empressement à fixer sa capricieuse inspiration au passage, comme si leur âme d'hommes simples était pénétrée de cette vérité infuse que toute tentative humaine pour s'approprier ce qui est beau demeure vaine ! Simplement il a pu susciter des imitateurs, remettre à la mode la déclamation poétique et redonner le goût de versifier à un peuple habitué à chanter ses joies et ses peines, ses exploits et sa ferveur. Et les sonnets calqués sur ceux de Si Mohand durent se multiplier à l'infini.

Lorsque, au début du siècle, Boulifa entreprit d'en recueillir un choix, il ne s'attacha pas

LES POEMES DE SI MOHAND

seulement aux isfra de Si Mohand, mais il glana un peu partout. Son recueil est précédé d'une importante étude qui traite rapidement de la littérature orale kabyle et plus longuement du rôle de la femme et de la place qu'elle occupe dans la famille, le clan ou la tribu. En somme, son ouvrage, publié en 1900, participe plus de la sociologie que de la littérature.

Mais le « Recueil de poésies kabyles » nous est précieux surtout parce qu'il a sauvé de l'oubli les poèmes de Si Mohand. Certes, ces poèmes seraient sans doute restés dans beaucoup de mémoires, parce que ce sont des poèmes essentiellement populaires. Si l'homme instruit qui s'est mis à l'école de l'Occident se voit forcé, au prix de renoncements successifs, de se soumettre aux exigences d'une civilisation sûre de sa supériorité et destructrice de traditions, les femmes sont demeurées semblables à elles-mêmes, ainsi que les paysans, les gens des villages, qui ont appris à écrire une lettre, à déchiffrer une page, mais dont le bagage ne peut servir à rien d'autre qu'à se faire approximativement entendre dans les rares occasions qui, de temps à autre, les mettent en contact avec des Français. Ce sont ceux-là les gardiens de la tradition et aussi de la poésie. Les poèmes recueillis par Boulifa, ils sont incapables de les lire dans la transcription arabe ; s'ils s'atta-

LES POEMES DE SI MOHAND

quent à la transcription française, ils ne sont sûrs de bien lire que lorsqu'il s'agit d'un poème qu'ils connaissent déjà et dont le livre leur donne chaque fois le premier mot, comme pour les aider à retrouver la suite. Tel apparaît, finalement, aux yeux des Kabyles, le rôle essentiel du « Recueil » : on le conserve comme le double infaillible d'une mémoire sujette à l'oubli. Il est « le Livre », l'unique livre des jeunes Kabyles.

On le trouve dans les villages, vieilli et vénérable, tel qu'il fut édité, il y a plus d'un demi-siècle. La patine du temps l'a jauni et obscurci. Il n'est jamais complet : nombre de ses feuillets manquants ont été offerts à un ami pour poursuivre en d'autre mains leur carrière clandestine. Les pages, aux rebords usés, sont toujours surchargées au crayon ou à l'encre par quelque lecteur fervent et irrespectueux qui a tracé, d'une écriture malhabile, une réflexion, un mot, le nom de celle qu'il aime, ou plus prosaïquement l'objet de ses préoccupations. Sur l'exemplaire qui est parvenu jusqu'à nous, nous relevons : « ça pour Ouiza »..., « remis 12 fr à Saïd »... ; « que c'est du 395 au jus, vive la vie volontaire »...

On peut découvrir des feuillets cousus en petits livrets, à la machine, ornés d'une bande d'étoffe fleurie, ou le livre tout entier dans une

LES POEMES DE SI MOHAND

é enveloppe rustique de véritable parchemin, ou encore entre deux couvertures de contre-plaquée rigide, désormais à l'abri du temps et des souris. Mais, en définitive, les détenteurs de ces exemplaires sont rares et les amateurs de poésie se contentent en général de leur carnet propre où ils ont relevé les chants qu'ils aiment. Ils les ont relevés à leur façon, dans cette transcription directe qui exclut les subtilités et désespère les lecteurs.

Sur les trois cents isfra collationnés par Boulifa, une centaine seulement viendraient de Si Mohand. Les autres seraient dus à des disciples, des imitateurs anonymes et plus ou moins heureux du maître. Mais tout le monde ignore ces poètes secondaires : c'est « le Livre de Si Mohand. »

M.J. Simon, directeur de l'école normale de Rodez, découvrit Si Mohand il y a dix ans, alors qu'il était inspecteur primaire des écoles de Kabylie. C'est à lui que nous devons l'exemplaire rarissime de Boulifa sur lequel nous travaillons ainsi que plusieurs recueils de poèmes et de précieuses notes biographiques.

M. J. Simon explora particulièrement la région des Ath-Irathen, mit à contribution les instituteurs kabyles de sa circonscription, put découvrir des témoins qui avaient connu le

LES POEMES DE SI MOHAND

poète. Et cette documentation qu'il a réunie, il nous l'a confiée avant de s'embarquer pour la France.

Nous voici donc convié à accomplir une tâche plus ingrate que difficile. Car si nous prétendons présenter Si Mohand sous son vrai jour, il faudra bien que nous détruisions sa légende, que d'une part, dans cette collection de poèmes, nous nous attachions à reconnaître les siens, que d'autre part nous recoupions et confrontions tous les renseignements biographiques rassemblés sur le poète.

L'authenticité des poèmes serait malaisée à établir si nous n'avions ces indications précieuses de Boulifa dans son introduction :

« Toutes les poésies de Si Mohand nous ont été communiquées par certains élèves du Cours Normal et par des jeunes gens du village d'Adeni, qui, grâce à leur bonne mémoire, nous ont permis de donner ici quelques poésies du maître. Pendant quatre années de suite, nous n'avons cessé de les collationner et de les contrôler avec tous ceux qui ont approché Si Mohand et qui l'ont intimement connu, soit à Bône, soit ailleurs. Quelques-unes que nous avons lues à l'auteur même ont été déclarées par lui authentiques.

» Dans la seconde partie de (l'ouvrage) se trouvent toutes les poésies d'auteurs moins con-

LES POEMES DE SI MOHAND

ius et qui sont tous d'Adeni ou des villages voisins ; nous y avons inséré même toutes celles de Si Mohand dont l'authenticité nous paraît douteuse... »

Pourquoi Boulifa n'a-t-il pas tout lu à l'auteur ? Pourquoi a-t-il omis d'indiquer celles des « poésies » qui lui ont été lues ? Certes nous le regrettons, comme nous regrettons qu'il ait négligé de nous renseigner scrupuleusement sur Si Mohand, se contentant de rapporter ce qui se disait de lui et devait constituer sa légende.

A la décharge de Boulifa, répétons que son étude ne portait pas sur Si Mohand en particulier ni même sur les poètes kabyles en général. Il voulait simplement donner un aperçu de la poésie kabyle et surtout transcrire et diffuser les bons poèmes. Du reste, on peut fort bien imaginer que lorsqu'il se trouva en présence du vieux poète, il ne lui fut pas facile d'obtenir de lui cette prodigalité de confidences qu'offrent spontanément à tout venant les célébrités soucieuses d'entretenir leur gloire. Si Mohand, aux dires des gens, était capricieux comme un enfant.

A notre tour, nous nous contenterons de considérer comme authentiques les cent poèmes qu'il donne pour tels et de rejeter systématiquement tous les autres. Dans le lot important glané par de nombreux collègues à des sources

LES POEMES DE SI MOHAND

diverses se rencontrent d'ailleurs la plupart de ces poèmes transcrits par Boulifa et notamment ceux de la première partie, mais il en est d'autres aussi. Nous ne retenons que les poèmes qui, figurant déjà dans le recueil, ont été également retrouvés dans les mémoires par plusieurs de nos collègues. Ainsi notre choix portera sur une cinquantaine de chants, indiscutablement les plus répandus, et qu'il est de tradition d'attribuer à Si Mohand. Notons enfin qu'il nous est arrivé d'écartier tel poème parce qu'il doublait à peu près tel autre auquel nous l'avons jugé inférieur par la forme ou plus faible de ton.

Dans notre prospection, nous nous sommes attaché à découvrir les thèmes familiers de Si Mohand et à ne retenir que ceux des poèmes qui offraient un caractère évident d'unité, ce lyrisme dououreux et touchant avec lequel l'auteur a voulu nous dire sa souffrance.

Pour donner une idée de l'enthousiasme de Boulifa et de sa hâte à faire connaître un poète authentique que, poète lui-même, il avait admiré et aimé, il convient de donner ici, in extenso, la notice biographique consacrée à Si Mohand dans le Recueil et qui contribua sans doute à perpétuer sa légende.

« Si Mohand ou Mh'and, écrit-il, le barde populaire de la Grande Kabylie et que nous

LES POEMES DE SI MOHAND

sommes heureux de faire connaître, est né dans un village près de Tizi-Rached. Il est âgé d'une quarantaine d'années environ. Il est le type du véritable poète errant. Il ne chante pas comme ses confrères, sur les places publiques, il ne débite pas ses poésies dans les cafés maures comme les poètes de M. Hanoteau. En un mot, il ne profane pas son art et n'en fait pas commerce. Amant passionné de l'espace et de la liberté, il va où son étoile le conduit. Le paysage ou le site lui plaisent-ils ? Il s'y arrête et les contemple ; et sous l'influence du tableau qu'il admire, sa corde sensible se met à vibrer. Ses chants vont droit au cœur. Reçoit-il une hospitalité cordiale, il remercie ses bienfaiteurs d'un jour ou d'une heure par quelques vers qu'il leur dédie. Il va du nord au sud, de l'est à l'ouest, au gré de sa fantaisie. Il a ainsi parcouru toute la Grande et la Petite Kabylie, il a visité la Tunisie et une bonne partie de l'Algérie. Partout où il est reconnu, il est accueilli, fêté, surtout par la jeunesse dont il connaît bien le cœur et dont il sait traduire les sentiments en une langue digne des sujets qu'il chante. Vu son genre, nous n'hésitons pas à l'appeler le poète de l'Amour et des « Muses érotiques ».

» Malgré la particule « Si » qui précède son nom, Si Mohand n'est nullement d'origine maraboutique. Ce titre de distinction, de res-

LES POEMES DE SI MOHAND

pect, lui a été transmis par son père qui était un lettré, un homme d'un certain savoir. Dès son jeune âge, Si Mohand fut placé dans une *zaouïa* pour apprendre la langue sacrée. Mais la mort vint bientôt lui enlever son père, son seul soutien ; livré à lui-même, il quitta l'école et abandonna ses études.

» Possesseur d'un petit bien qu'il dédaigna de cultiver, il donna libre élan à sa jeunesse, à ses passions et à sa rêverie, et peu à peu, le patrimoine paternel fut dissipé. Le poète contemplatif était peu fait pour cultiver le champ de ses ancêtres. Tombé dans la misère, il suivit son inspiration et alla toujours droit devant lui. Son âme sensible s'éprit non seulement de la nature mais aussi des créatures ; d'un caractère aimant et très sentimental, il ressentit plus que tout autre les douleurs de l'ingratitude et de l'inconstance. Dans ses poésies, il pleure sur son malheur, sur ceux du temps, sur sa foi, ses croyances, car Si Mohand a cessé depuis long-temps de suivre les prescriptions du Livre Sacré, Si Mohand a usé des boissons fortes aux-quelles il a demandé l'oubli de ses peines. Toutefois, dans ses dernières poésies, il se reproche sa conduite passée, il chante le retour vers le pays natal, il implore le dieu de ses pères et lui demande pardon de ses fautes, en une langue sobre, vive et imagée qui, malheureuse-

LES POEMES DE SI MOHAND

ment, perd beaucoup à être traduite. Du reste, dans les poésies qui vont suivre, le barde kabyle, un peu trop ignoré, se dépeint lui-même ; selon son état d'âme, ses poésies sont tour à tour gaies, amoureuses ou mélancoliques.

» Avec sa nature droite et très sensible, avec son cœur meurtri, jeune, encore inassouvi, Si Mohand, maniant et pinçant sa lyre, ne fait entendre qu'une série de sanglots, de plaintes et de gémissements ».

Il serait cruel de juger avec sévérité cette page un peu naïve, dont le mérite insigne restera d'avoir la première esquissé le portrait du poète, tel que l'imagination populaire se plaisait à le concevoir.

Pouracheveraujourd'hui ce portrait nous disposons de renseignements variés, venant de divers témoignages.

Dans toutes les sources qui nous sont offertes, il est prudent de puiser avec circonspection mais il en est une à laquelle nous accordons notre crédit, et nous considérons comme le plus précieux de tous les témoignages celui du vénérable Si Youcef.

Si Youcef est un poète de la génération de Si Mohand. Il s'est éteint en 1956, près de Michellet, dans son village natal, Taourirt Amrane. Il avait, dit-on, plus d'un siècle. M. Simon a pu le

LES POEMES DE SI MOHAND

voir et l'interroger en 1947, puis demander à son fils, M. Lefki, quelques utiles précisions sur des points obscurs d'une biographie difficile à établir. Les réponses de Si Youcef figurent ici telles que les a communiquées M. Lefki, à la suite de la biographie que nous proposons et dont les différents paragraphes lui ont été soumis.

Si Youcef passe aux yeux des Kabyles comme un émule de Si Mohand dont il fut, des années durant, un compagnon et un ami fidèle. Lorsqu'il a évoqué cette époque de son existence, sa vieille voix tremblait d'émotion, ses yeux éteints à moitié se fermaient et, pour nous répondre, il rimait, rimait sans fin. On hésitait à l'arrêter lorsqu'il s'écartait de la question, on hésitait à torturer sa mémoire fatiguée. Que de faits précieux demeuraient à jamais enfouis sous les cendres de ses souvenirs et qu'on eût aimé faire ressurgir ! Mais on le quittait avec l'impression d'avoir visité en un voyage indiscret et rapide un monde qui n'était pas le vôtre, qui se refusait à vous accueillir et emplissait votre âme d'une mystérieuse angoisse. Le double de Si Mohand semblait parler par sa bouche pour vous signifier gentiment d'avoir à le laisser dans l'ombre, lui qui se préoccupait si peu de se survivre.

Puisse cette biographie, inévitablement

LES POEMES DE SI MOHAND

approximative, le faire apparaître tel qu'il a pu être et, si elle réduit un peu sa légende, donner plus de consistance à sa réalité humaine.

BIOGRAPHIE DE SI MOHAND

1° *Dates de sa naissance et de sa mort :*

1840 (?) — 1906

Pour le lecteur non averti, il convient d'indiquer que l'état civil, en Kabylie, n'a pas eu d'existence officielle avant 1891 ; il est donc impossible de déterminer la date exacte de la naissance du poète. Lorsque, à la fin du siècle dernier, on procéda aux premiers recensements, on gratifia chaque Kabyle d'un nom patronymique fantaisiste et d'un âge qui était rarement le sien. Puis on lui délivra une *carta*, sa première pièce d'identité. Où était Si Mohand à cette époque ? Sûrement ailleurs que dans son pays natal, puisque sa trace est introuvable dans les vieux registres de la commune de Fort-National. Probablement a-t-il échappé au contrôle ou bien a-t-il été inscrit quelque part sous un nom que tout le monde ignore. En revanche, son séjour à l'hôpital Sainte-Eugénie de Michelet ainsi que la date de

LES POEMES DE SI MOHAND

sa mort sont moins discutables que sa date de naissance (1).

Dans son recueil, en 1900, Boulifa donne à Si Mohand la quarantaine. Il serait donc mort à 46 ans. Or, tous les témoignages s'accordent sur ce point : il est mort âgé de plus de soixante ans. Dans ce cas, sa naissance se situerait plutôt entre 1840 et 1850. Qu'en pense Si Youcef ?

Si Youcef : — C'est exact. Il est mort à 63 ans. Le même âge que notre prophète Sidna Mohammed. Nous en avions tous fait la remarque, ce jour-là.

Si Mohand n'avait peut-être pas 63 ans, mais sûrement plus de 46. D'autre part, le père Lefki, qui est né, lui vers 1850, affirmait que Si Mohand était du même âge que lui, sinon plus vieux de quelques années.

2° *Sa famille, sa jeunesse.*

La famille des Aït-Hamadouche dont est issu Si Mohand n'a rien de commun avec celle des Aït-Hamadouche de l'actuelle Cheraïoua. Le

(1) Sur les registres de décès de l'hôpital Ste-Eugénie, il n'existe aucune trace du poète. (Recherches du R.P. Genevoix pour la période 1895-1914). Mais il convient de rappeler que Si Mohand, n'ayant jamais figuré à l'état civil, a dû être admis à l'hôpital sous un nom d'emprunt. En tout cas tout le monde sait qu'il est mort à l'hôpital des Sœurs Blanches, de Michelet.

LES POEMES DE SI MOHAND

père du poète, Mehand Améziane ou Hamadouche, est originaire d'Aguemoun. Pour échapper à une vendetta, il se réfugia avec ses frères dans l'ancienne Cheraïoua (emplacement actuel de Fort-National) qui avait alors le privilège de l'*anaya* (1). De nos jours, les Aït-Hamadouche d'Aguemoun forment une importante *Karouba* mais la branche de Mehand Ameziane n'a plus aucun représentant et n'y a laissé aucun souvenir.

Après 1857, les habitants de Cheraïoua furent refoulés, le village rasé. A sa place s'éleva la citadelle du Fort-National et tout autour les remparts qui devaient enfermer la ville.

On peut encore voir à l'intérieur de la citadelle quelques vieilles tombes kabyles ainsi que les dalles de l'ancienne *djema* autour d'un vénérable oléastre plusieurs fois centenaire.

L'autorité militaire concéda à la population un terrain d'égale importance, situé à 10 kms de leur village, au nord, près des basses terres du Sébaou et faisant partie des agglomérations de Tizi-Rached. Mais les gens de Cheraïoua ne mirent pas un grand empressement à aller réédifier leurs foyers dans un endroit si éloigné

(1) Cheraïoua était aussi le refuge des nègres. Pour échapper à la vengeance, il suffisait de demander asile aux nègres, de prendre leurs outils et de se faire boucher : c'était considéré comme une déchéance.

LES POEMES DE SI MOHAND

de leurs demeures natales et qui, d'ailleurs, appartenait à une *zaouïa*. Tous ceux d'entre eux qui pouvaient trouver refuge chez leurs voisins ou s'installer dans les champs environnans se fixèrent aux alentours de Fort-National à Akbou, El Hemam, Imaïnsrène, Taguemount, Aboudid. Seuls les plus pauvres acceptèrent la concession et y créèrent une nouvelle Cheraïoua, celle que l'on peut voir à présent, parmi les fractions de Tizi-Rached.

Les parents de Si Mohand s'installèrent à Akbou, un minuscule hameau, aujourd'hui disparu, à 5 kms de Fort-National non loin d'Agouni-Djilbane, au lieu-dit Sidi Khelifa ; l'enfant pouvait avoir 10 à 12 ans.

L'oncle paternel de Si Mohand, chikh Arezki ou Hamadouche, était maître en droit musulman et chef de confrérie quoique d'origine non maraboutique. Il a ouvert à Akbou même une *zaouïa* ou un taleb, payé par la famille, enseignait le Coran non seulement aux enfants de la famille, mais aussi à tous ceux du village. C'est là que Si Mohand commença ses études, qu'il alla ensuite terminer dans l'importante *zaouïa* de Sidi Abderrahmane des Illoulen (Michelet) où il fit notamment le droit musulman. La famille vivait dans une certaine aisance et le poète connut une jeunesse heureuse.

LES POEMES DE SI MOHAND

• 3° *Décadence de sa famille.*

La famille tomba en décadence après l'insurrection de 1871. Partisan des insurrectionnels, Mehand Ameziane, le père du poète, fut exécuté à Fort-National et le chikh Arezki déporté en Nouvelle-Calédonie. Leurs biens furent confisqués au profit de l'Etat. Les membres de la famille se dispersèrent. La mère du poète se retira dans la nouvelle Cheraïoua avec son jeune fils Meziane. Elle habita un méchant gourbi de branchages. C'est vers cette époque que commença la vie aventureuse de Si Mohand.

Si Youcef : — Je vous dirai ce que je sais. Le père de Si Mohand était usurier. Le mercredi, jour de marché, il s'installait sur une natte et partiquait l'usure ouvertement. Il appartenait à un *çof* en rivalité avec un autre *çof* qui avait l'appui de l'administration. Après la révolte de 1871, des témoins à charge l'ont accusé d'avoir pris une part active à l'encerclement de Fort-Napoléon (1). Les plus acharnés étaient ses anciens débiteurs. Il a été fusillé et ses biens confisqués. Si Mohand lui-même aurait dû su-

(1) Fort-National : Fondé en 1857, sous le nom de Fort-Napoléon, nom qu'il garda jusqu'à l'avènement de la III^e République.

LES POEMES DE SI MOHAND

bir le même sort. Le capitaine Raves (?) prit sa défense et lui sauva la vie.

A Michelet, les seuls à qui Si Mohand ait confessé la mort tragique de son père sont Hamou Idir et moi-même.

La mère du poète était une bonne ménagère parce que la famille recevait de nombreux hôtes. Une famille importante, par conséquent. Mais de toute la fortune du père, les fils n'ont pu sauver qu'un peu d'argent. La famille est en déclin à partir de ce moment. L'aîné, Akli, part pour Tunis et Si Mohand devient vagabond.

Quand j'ai connu Si Mohand, c'était un homme de grande taille, brun, avec des yeux marrons au regard à la fois ironique et vif. Il portait une barbiche noire à peine grisonnante. C'était un grand marcheur. Il ne montait jamais en diligence, train ou automobile, non par crainte du danger mais par esprit d'indépendance. L'un des traits dominants de son caractère était la curiosité. Il demandait des détails sur les pays qu'il traversait, sur les gens, sur leurs mœurs. Il voulait tout savoir.

Son frère Akli, son aîné de deux ans, s'enfuit à Tunis emportant tout l'argent et, là-bas, il se marie, ouvre un magasin, achète une petite ferme. Si Mohand décide d'aller lui demander des comptes. Sa belle-sœur refuse de le recevoir : « un déguenillé, dit-elle, il faut l'envoyer

LES POEMES DE SI MOHAND

à l'hôpital ». Son frère n'ose pas lui refuser l'hospitalité. Mais Si Mohand mécontent le quitte sans un mot, se rend dans un café de la ville où il flétrit sa conduite. Les pamphlets sont transcrits en arabe et affichés à la porte du café. Son frère est le dernier à en prendre connaissance et naturellement devient la risée de la colonie kabyle de Tunis. Par la suite, à toute occasion, Si Mohand flétrira l'ingratitude fraternelle qu'il présentera toujours comme la plus monstrueuse et la plus courante manifestation de notre égoïsme.

Il a quitté Tunis et n'est plus revenu chez lui. Mais il est impossible de le suivre dans ses pérégrinations. Souvent, en pays étranger, il se faisait arrêter, n'ayant jamais de pièce d'identité. On le relâchait toujours, parce qu'il était inoffensif. Parfois, un ami, une connaissance, se portaient garants de lui et le recueillaient quelque temps. Puis de nouveau, il s'en allait. Il était pareil à une feuille que le vent emporte et qui ne pourrait se fixer nulle part ailleurs que sur la branche d'où elle a été détachée.

De Larba à Adeni
J'ai fait mes adieux
A tous les gens sensés.
Je les ai tous vus,
Mais je n'ai dit à personne

LES POEMES DE SI MOHAND

La cause de mon départ.
Quant à ceux qui nous ressemblent,
Je n'ai rien pu cacher,
Car ils sont pétris par le malheur.

4° *Son mariage.*

Si Mohand se maria vers l'époque trouble de la décadence. Il épousa la fille d'une veuve d'Amalou, près de Takaâts. Mais, ne pouvant vivre en parasite chez ses oncles, il se réfugia avec sa jeune femme chez sa belle-mère, qui ne tarda pas à le détester pour sa paresse. (Il était déjà amateur de kif et d'absinthe). Elle décida même de s'en débarrasser par le poison afin de pouvoir remarier sa fille. Le poète, miraculeusement prévenu, refusa de goûter aux mets empoisonnés, dédia sur l'heure à la mégère son poème le plus mordant, prononça la formule rituelle de divorce et abandonna la mère et la fille.

Si Youcef : — Si Mohand a répété à maintes reprises qu'il était impuissant. L'amour chanté dans ses vers est donc tout platonique. S'il s'est marié, c'est peut-être lorsqu'il était adolescent, du vivant de son père. L'histoire de son mariage et de son divorce est une calomnie destinée à le salir. Il n'a jamais fait allusion à son mariage devant moi. Pas plus qu'il n'a été question de « sa femme ».

LES POEMES DE SI MOHAND

5° *Sa vocation.*

Il rimait avec une abondance et une facilité prodigieuses. Il n'acceptait de répéter un de ses poèmes que dans des cas exceptionnels, surtout quand il avait bu et qu'un de ses intimes désirait en prendre copie. Mais il fallait lui donner le début du premier vers.

Si Youcef : — Au sujet de l'apparition de l'ange (*voir plus haut*), je ne peux rien affirmer. Ce sont des choses que l'on ne confie pas, même à un ami qui d'ailleurs évite de vous en parler pour ne pas se montrer indiscret. Durant notre longue amitié, il m'a récité des milliers de poème presque toujours en kabyle, très rarement en arabe. Quand une personne sympathique lui en demandait, il s'exécutait sur-le-champ. Il en transcrivit aussi un choix.

J'aimais aller le voir à Tizi-Ouzou, où je le découvrais invariablement au café Bourenane. De son côté, il venait me rejoindre à Michelet, au café Sidi-Saïd Hamou Idir. Nous étions aussi bons marcheurs l'un que l'autre et des étapes de 50 kms ne nous effrayaient pas.

Celui qui a des amis
Ne peut être faible
L'amitié est un trésor caché
Dont le malheur déchire la voile.

LES POEMES DE SI MOHAND

Mais il n'acceptait pas l'amitié du premier venu :

Un mauvais ami est une fausse monnaie
Qui accroît votre affliction quand on vous la refuse.

6° *Sa vie errante.*

Il passa ses quelque trente ans de vie errante entre la Grande Kabylie et la région de Bône où travaillaient, à cette époque, de très nombreux Kabyles, soit comme ouvriers agricoles, soit comme mineurs. Il poussait parfois jusqu'à Tunis où habitait son frère aîné, brigadier de police (?), que ne tardèrent d'ailleurs pas à rejoindre, son frère Méziane, puis sa mère.

Pour aller à Bône, il passait ordinairement par Michelet et le col de Tirourda. A Bougie, il prenait le bateau...

Si Youcef : — Si Mohand ne parle que de son frère Akli. Il n'a jamais pris le bateau, d'abord parce qu'il n'avait pas d'argent, ensuite parce qu'il préférait marcher. Il voyageait toujours à pied :

J'ai suivi le soleil
Qui déclinait vers mon pays
Tandis que le bateau mettait le cap vers l'ouest.

LES POEMES DE SI MOHAND

7° *Ses occupations.*

Il arriva à Si Mohand de posséder un petit fonds de gargote, en association avec son oncle, Hend N'Aït Saïd, dans un faubourg de Bône. Il était en même temps marchand de beignets, qu'il allait préparer, lui-même, la veille, sur les chantiers. La plupart des ouvriers payaient généreusement, certains ne payaient pas du tout. Cela amusait beaucoup Si Mohand, qui entrait dans des colères feintes que personne ne prenait au sérieux. On raconte qu'un jour, par inadvertance, il fit tomber la bourre de sa pipe dans l'huile de friture. Tous ceux qui avaient mangé de ses beignets furent plus ou moins incommodés. Il dut s'enfuir dans la nuit pour éviter la correction dont le menaçaient les malades.

Si Youcef. — Exact. Il a failli empoisonner ses clients, dont le docteur français n'a pas pu déceler le mal :

Cette année se présente sous de mauvais auspices

Les symptômes en sont concluants
Je serai toujours « le maudit »...

8° *Ses habitudes.*

Il buvait, fumait, dépensait sa poésie, à défaut d'argent, dans les cafés français, rare-

LES POEMES DE SI MOHAND

ment dans les cafés maures. Comme boisson, il affectionnait les vins doux, l'absinthe ou le rhum. Tout en fumant sa pipe, il dégustait « la tasse » entre deux poèmes. Cependant, il ne buvait jamais jusqu'à l'ivresse. Jamais il ne s'est fait remarquer dans les rues de Bône, où il était très connu. Jamais la police n'a eu à se plaindre de sa conduite. Il était d'ailleurs très respectueux de l'ordre et ne cessait de prêcher aux ouvriers la modération et la haine du vice. Les ouvriers, de leur côté, goûtaient beaucoup la sagesse de son enseignement.

Si Youcef. — Il fréquentait soit les cafés français, soit les cafés maures, au gré des invitations.

9° Mort.

Si Mohand mourut en 1906 à l'hôpital des Sœurs Blanches, à Michelet et fut enterré au sanctuaire de Sidi Saïd ou Taleb : « *Asqif Netmana*, littéralement « le Toit de Garantie ». Disons tout de suite que cette traduction littérale qui donne à l'expression une allure commerciale un peu prétentieuse trahit son contenu originel et que, pour nous, *Asqif Netmana* évoque un « abri protecteur », un asile pour le pécheur sans défense sous l'aile tutélaire du vénérable marabout qui vous donne l'hospita-

LES POEMES DE SI MOHAND

lité. Et cet asile accueillant, Si Mohand, paraît-il, eut la bonne fortune de le choisir à l'avance, quelques temps avant sa mort. Voici dans quelles circonstances :

Il alla un jour, dit-on, rendre visite à un marabout vénéré de la région, le chikh Mohand ou El Hocine, qu'il connaissait de réputation mais qu'il n'avait jamais encore approché. Le Saint homme le reconnut et lui demanda quelques poèmes. Si Mohand s'exécuta de bonne grâce, car le chikh, qui était un sage et un poète, pouvait mieux que personne apprécier la poésie. Mais dans le dernier sonnet que Si Mohand lui dédia, il prédit assez étourdiment au chikh le passage de ses biens en d'autres mains ; le chikh riposta dans le même langage poétique : « Tu mourras hors de chez toi ». — « Près d'Asqif Netmana », enchaîna Si Mohand toujours dans le même langage.

Les deux hommes se séparèrent et leurs prédictions se réalisèrent l'une et l'autre. A la vérité, il était normal qu'elles se réalisent ; Si Mohand, éternel vagabond, pouvait-il mourir dans son village natal, qui d'ailleurs n'existe plus ? Quant au chikh, il n'avait pas d'héritiers mâles, et la menace qui pesait sur ses biens n'était pas difficile à imaginer. Si les choses se passèrent réellement ainsi, il faut trouver l'explication de cet assaut de franchise

LES POEMES DE SI MOHAND

entre les deux hommes dans le fait qu'ils se sentirent tout de suite proches l'un de l'autre, qu'ils finirent par communier au point que Si Mohand s'enhardit à exprimer, lui-même, les craintes du chikh et que celui-ci, à son tour, jugea bon de plaindre le poète dont la fin misérable approchait visiblement.

Après cette visite, le souvenir d'Asqif Net-mana ne quitta plus Si Mohand. Peu de temps avant sa mort, il repassa en signe d'adieu par tous les lieux qui lui étaient chers, à Adeni notamment, pour arriver à Michelet, où il fut admis à l'hôpital des Sœurs Blanches, l'hôpital Sainte-Eugénie. Il y séjourna un mois ou deux avant de mourir. Comme plusieurs camarades de salle le plaignaient de n'avoir personne pour l'enterrer, il leur répondit par un poème plein de philosophie et de résignation. Or il se trouvait parmi les malades un homme de la famille des Aït Sidi Saïd ou Taleb. Dès que Si Mohand expira, cet homme se chargea des funérailles et lui procura sépulture au lieu même que le poète avait désigné naguère

Si Youcef. — Exact. Ce sont les Aït Sidi Saïd qui ont réglé les frais de son enterrement et qui l'ont accueilli dans leur cimetière. Une très grande foule l'a accompagné à sa dernière demeure, foule disparate où l'on voyait des

LES POEMES DE SI MOHAND

riches, des pauvres, des vagabonds ; il y avait aussi des Français et jusqu'aux infirmiers de l'hôpital.

SON ŒUVRE

Si Mohand parle de lui, directement (« je », « nous », quelquefois « il »). Nous avons là une confession non déguisée, l'appel d'une âme sensible qui ne peut souffrir en silence. Il ne peint que ses tourments ; il ne juge les autres que dans leurs rapports avec lui ; il ne parle que de ses propres relations avec autrui. Il dit ses affections, ses amours, sa souffrance, sa colère, son mépris ou sa haine.

Si Mohand se garde d'enseigner. On ne découvre chez lui nulle intention moralisatrice, bien que, parfois, il s'adresse expressément aux « gens sensés », aux « sages », comme pour les prendre à témoins. Et lorsqu'on rencontre dans un poème deux vers riches de signification, vigoureux de forme et frappés du sceau génial, ces deux vers se répètent comme proverbes.

LES POEMES DE SI MOHAND

• Sa philosophie, si l'on peut hasarder le mot, est puisée dans l'expérience. Comme elle, elle naît, se transforme, se développe mais ne se fixe jamais ; elle ira s'enrichissant jusqu'au moment où il entrevoit sa mort. A ce moment, il sera possible de dire qu'elle fut noble et belle : elle réhabilite le poète aux yeux les plus sévères.

Les étapes de sa pensée correspondent aux différents tournants d'une existence aventurée, riche de sensations et d'expériences de toute sorte. Si l'on considère que ses poèmes constituent le miroir parfois volontairement terni mais jamais déformant de son âme, on constate que sa confession est une quête continue et vaine pour atteindre l'impossible bonheur ; la quête d'un homme qui a conscience de ses limites et de ses faiblesses, qui, au bord du désespoir, retrouve la sérénité et n'aspire plus qu'à se réfugier dans la vérité universelle que son intuition, plus encore que ses études coraniques, lui a laissé entrevoir : en vain il a recherché le bonheur dans l'amour, puis dans l'amitié, en vain il a souffert de la méchanceté et de l'incompréhension des hommes, en vain il a demandé l'oubli au vice et au blasphème, il constate que tout est mensonge, que tout passe et disparaît dans le néant, il découvre avec effroi qu'il n'est lui-même

LES POEMES DE SI MOHAND

qu'une illusion et qu'il n'y a de vrai que le Créateur :

O Dieu, aie pitié de moi.
Je suis celui à qui tu as ôté la vie
Et qui n'attend plus rien de ce monde...
Mon Dieu, tu es le roc éternel
Et moi l'invisible poussière
Que le vent en a arrachée...

Mais ces poèmes pleins de ferveur et dignes du plus humble des croyants sont les moins répandus. Si Mohand, jeune homme, a d'abord chanté l'amour. Il faut remarquer que la conception de l'amour chez les Kabyles est particulière. Il ne s'agit ni de citadelle à prendre d'assaut après avoir suivi scrupuleusement quelque itinéraire fixé sur la carte du Tendre, ni d'Elvire vaporeuse propre à consoler un cœur délicat. Les mœurs sont farouches, les sens exigeants. Il faut concilier l'ardeur du besoin physique avec la crainte du scandale ou des représailles. Ce n'est pas tant la belle qui est difficile à séduire, mais la vigilance des siens qu'il faut surprendre, ou leur consentement qu'il faut arracher, quand il s'agit du mariage. Voilà donc quelques manifestations de l'amour : blâmer les unions mal assorties, se révolter contre le sort parce qu'un riche s'empare de la « perdrix » ; souvent, aussi,

LES POEMES DE SI MOHAND

exprimer sa colère contre les impitoyables gardiens qu'on n'arrive pas à tromper ; un sourire, un geste, un baiser furtif peuvent inspirer des poèmes.

Fatigués de ronger inutilement leur frein, arrive-t-il à des jeunes de sombrer dans l'alcool et le kif ? La chose peut avoir lieu, sans doute, mais il ne semble pas que cela fût, à la lettre, arrivé au poète ni à beaucoup d'autres de sa génération, car leur solide bon sens de montagnards pauvres dut les ramener tôt ou tard vers des soucis matériels. Si Mohand, certes, s'adonna au kif ; mais son cas est plus complexe : il dit expressément qu'il doit à l'amour tous ses déboires ; il ne dit pas qu'une seule femme l'ait poussé au vice. Il n'est même pas de ceux qui accablent l'éternelle Dalila : il est malheureux et s'en prend à son destin.

Ce sont sans doute des poèmes de jeunesse que tous ceux où il est question de filles convoitées mais inabordables ou cruelles, ou encore de celles que la mort vient prématurément faucher. Poèmes qui plaident contre la sévérité des mœurs et pour le sort digne de pitié d'une jeunesse tenue en bride.

Mais ces *isfra* qui traduisent une insatisfaction collective, des aspirations, des réactions communes à tous les jeunes, sont aussi les plus superficiels de Si Mohand, ceux où il a mis le

LES POEMES DE SI MOHAND

moins de lui-même, où l'accent personnel se laisse à peine entrevoir dans une sorte d'entêtement maladif à rechercher les situations les plus désespérées, les conclusions les plus tristes : jamais un dénouement heureux, jamais une joie sans mélange.

Puis nous trouvons toute une gamme de chants qui développent des tableaux d'artistes peints avec un soin minutieux, toujours sur le même thème : un jardin bien irrigué, bien entretenu, des fleurs parfumées, de beaux fruits, menthe et jasmin, abricots et pêches, l'image du paradis terrestre des pays qui ont soif. Et, dans ce jardin, une branche sèche, une rigole qui déborde, une haie qui s'effondre puis un berger et ses bêtes qui font irruption et viennent profaner, saccager, détruire : le mirage s'évanouit, l'espoir s'envole...

Que signifie ce thème qui revient constamment pour narguer les heureux ? Pourquoi le poète n'a-t-il pas veillé jusqu'au bout sur ce beau jardin ? La dent meurtrière qui ravage les fleurs, la branche sèche et improductive, la rigole qui déborde accidentellement, tout cela n'est-ce pas l'aveu de son impuissance physique à goûter les joies de l'amour ? N'est-ce pas là ce mal mystérieux pour quoi, en vain, il a cherché remède ?

De ce mal que seulement quelques intimes

LES POEMES DE SI MOHAND

connaissent, il donne de vagues indications : « un mal affreux qui toucherait un cœur de pierre ». « J'ai soif de l'amour des filles ». « Ma confession ferait trembler la montagne », « Mon mal me consume et me noircit ; chaque jour il s'aggrave ». « Mon mal est incurable, Dieu seul me comprend et les esprits perspicaces ».

« Les esprits perspicaces » doivent comprendre que le poète en souffre comme d'une infirmité humiliante. Il se croit diminué à jamais, il n'est pas l'égal des autres hommes. Ce qu'il faut souligner ici, c'est l'importance que, dans une société aux réactions encore primitives et brutales, les Kabyles attachent à l'attribut mâle. L'acte viril donne la possession de la femme et affirme la supériorité de l'homme, en même temps que la force musculaire, la moustache ou le courage. Si cette puissance lui est refusée, il inspire plus de mépris que de pitié. C'est donc un mal inavouable, une tare secrète qui ronge et tue peu à peu « comme une bougie qui s'égoutte ».

Le poète se garde d'en parler, peut-être pour échapper au mépris ou à la risée, mais il en est ulcéré au point que tous ses poèmes sont marqués par un irrémédiable désespoir. Toutes ses actions lui semblent vouées à l'échec, ses tentatives dans tous les domaines tournent court

LES POEMES DE SI MOHAND

et bientôt il cesse à la fois d'espérer et d'entreprendre.

Cette rupture d'harmonie entre sa personne physique et son âme, ce spectacle d'un déséquilibre qu'il n'a jamais cessé de contempler et de décrire contient toute la contradiction, toute la poésie de Si Mohand, de même que cette philosophie désenchantée, empreinte d'une résignation qui est davantage un signe d'impuissance qu'une attitude mystique.

L'inaptitude à l'amour, il l'assimile bientôt à l'inaptitude au bonheur, parce qu'il sent que ce qui lui est refusé, nul n'en est plus digne que lui. Et sa révolte lui a inspiré tous les poèmes sarcastiques à l'adresse de ceux qui se croient heureux, qu'un sort enviable a comblé mais ne vont pas au-delà de la possession bestiale, ne pouvant aimer comme lui, ni puiser dans le véritable amour la suprême félicité que, de toute son âme, il conçoit.

De même qu'il ne peut pas connaître l'amour, l'amitié ne lui réservera que des déboires, il n'y croira pas, et sa susceptibilité maladive fera de lui un homme méfiant :

La confiance a disparu
En cette génération impie..
Il a fait vœu de sainteté
Et se plonge dans le péché

LES POEMES DE SI MOHAND

Son chapelet toujours au cou...
O, toi qui recherches l'épreuve
L'amitié t'a-t-elle trahi
Pour fréquenter n'importe qui ?

L'idée qu'il se fait de l'ami véritable n'est pas neuve, mais il est frappant de la rencontrer chez lui aussi élevée, aussi noble que chez Montaigne ou La Fontaine :

L'amitié est un trésor caché
Dont le malheur déchire le voile.

L'amitié qui ne se fortifie pas dans l'épreuve n'en est pas une. Dans son commerce avec les hommes, Si Mohand a connu les inévitables déceptions qui sont le lot des cœurs candides, et l'on pourrait sourire devant sa colère si ce n'était cette espèce de mépris indulgent avec lequel il repousse définitivement les faux amis, les menteurs, les sots, les égoïstes et les nouveaux riches. Il convient de replacer le poète dans son temps, et surtout dans son milieu, pour apprécier chez lui ce détachement serein, cette insouciance tranquille en face des problèmes de la vie matérielle qui étaient essentiels aux yeux des paysans kabyles. Et lorsqu'il lui arrive de pleurer sur ses échecs ou sur ses vices, c'est encore pour se moquer des calculateurs dont les ruses n'ont servi de rien puisqu'ils ne parviennent pas à jouir des biens

LES POEMES DE SI MOHAND

qu'ils ont amassés et qu'ils finissent toujours par susciter l'inimitié, l'ingratitude et la haine.

Son indifférence pour le jeu cruel des hommes luttant pour la vie peut lui apparaître parfois comme une espèce de lâcheté, la démission d'un incapable, et son amour propre doit en souffrir de la même manière que devant ses échecs amoureux ; alors son cri de révolte semble sincère, il se considère comme un maudit contre qui s'acharne un sort injuste. Mais le plus enviable des destins ne peut lui procurer le bonheur. Car le bonheur qu'il conçoit, ce n'est pas la richesse qui le procure et les riches ne s'en doutent même pas. Il a soif d'absolu ou plus exactement, il en a une claire conscience. Et voilà que cette conscience, c'est en fin de compte ce qui fait sa force de caractère, lui permet de vivre en observateur narquois, libre de toute entrave, indépendant de corps et d'esprit. L'amour, l'amitié, le bonheur, tout cela existe en soi, certes, mais est-ce à notre portée, nous qui mettons partout méchanceté et hypocrisie ? Que les aveugles ne voient pas, que les endurcis ne sentent pas et les têtus ne comprennent pas, rien de plus normal. Lui, il voit, il sent, et comprend. Tel l'Ecclesiaste, il pourrait dire « vanité des vanités, tout est vanité ». Toutefois ce détachement désabusé qui eût dû le singulariser et l'éloigner des siens

LES POEMES DE SI MOHAND

l'en rapproche au contraire, l'élève au-dessus de tous en le faisant identique à tous, à la fois le frère du plus humble et l'égal du plus grand, le compagnon de débauche ou l'interlocuteur du sage, l'ami du petit berger ou du notable à barbe blanche ; et c'est parce que de son vivant il put s'identifier à tous que nous voyons en lui l'homme exceptionnel qui incarne un monde, une époque, le poète authentique, tout de sensibilité, de tendresse et d'émotion dont la révolte n'est pas un cri de haine, dont le pessimisme est rarement un blasphème. Quant à ses contemporains, ils acceptaient de bonne grâce ses moqueries et ses sarcasmes parce qu'il savait aussi bien les émouvoir, et ses reproches fraternels étaient plus efficaces que les conseils. Il n'est pas jusqu'à son langage qui ne soit le langage de tous, direct et sans recherche ni prétention.

A proprement parler, ce rôle d'arbitre qu'il s'arroge en se mettant hors-jeu prouve précisément qu'il entend se situer au milieu de son peuple, que rien de ce qui concerne ses compatriotes ne le laisse indifférent, qu'enfin s'il en blâme les défauts il en partage les souffrances et les humiliations, de même que l'espérance et la foi.

Si Mohand apparaît ainsi comme un miroir où se reflète l'âme de son pays, d'une généra-

LES POEMES DE SI MOHAND

tion en plein désarroi, brutalement arrachée aux traditions, dont les structures sociales ont éclaté mais à laquelle les bouleversements économiques et les ouvertures sur le monde extérieur n'ont pas encore laissé le temps de s'adapter. Il n'est pas un déclassé, mais le mage d'un peuple vaincu, le spectateur impuissant qui assiste le cœur meurtri à toutes les déchéances.

Les plus émouvants de ses poèmes et aussi les plus nobles ce sont ceux qui pleurent les temps révolus où le Kabyle était libre, c'est-à-dire misérable et digne, où il n'accordait de prix qu'au courage, à l'honnêteté, à la justice, les temps où la richesse matérielle ne pouvait s'édifier sur la lâcheté et la trahison.

Pour Si Mohand, la conquête de la Kabylie signifie tout d'abord la mort de son père, la ruine de sa famille, la destruction de son village. La conquête le condamna à la pauvreté et au vagabondage : il ne put jamais reconstruire sur les débris. Jamais il ne pactisa avec le conquérant, ni ne s'inclina devant ses valets auxquels il réserva tout son mépris. En revanche il ne méprisait pas le roumi. Il admirait ses réalisations et sa science ; il avait confiance en son esprit de justice. A certains égards il se sentait plus près de lui que de ses *chaouchs*.

LES POEMES DE SI MOHAND

Il aimait l'agencement des villes qui naissaient ou grandissaient un peu partout, les routes droites et larges que l'on ouvrait, la civilisation qui pénétrait, prometteuse de progrès et aussi, porteuse d'alcools et de facilité. L'ivresse, la débauche qu'il rencontrait à Alger, à Blida ou à Bône, étaient pour lui sources d'oubli et de bonheur

Du moins lui restait-il le recours à Dieu, l'espoir en l'Au-delà. Il était au terme de son voyage et se préparait à mourir en musulman, non pas celui qui a respecté la lettre en vivant selon les préceptes, mais l'homme dont la foi inébranlable se fonde sur l'esprit.

L'un de ses derniers poèmes, recueilli par le R.P. Giacobetti, en 1906, une complainte émouvante retracant son dernier voyage à pied de Maison-Carrée à Michelet où il vint mourir, est un raccourci saisissant de sa propre vie. Les étapes du voyage peuvent bien être les étapes d'une existence, avec les paliers, les descentes, les montées ; les épines se mêlant à la poussière, la fatigue à la maladie, la colère à l'ironie et au sarcasme. Tout se termine enfin par la noble invocation au saint vénéré de Michelet, chikh Mohand ou el Hocine, auquel il demandait son viatique pour laisser place aux jeunes générations :

LES POEMES DE SI MOHAND

O chikh Mohand ou el Hocine
J'avais hâte de t'approcher
Mon cœur est saisi de crainte.
O faucon qui hantes les cimes
Il te faut un compagnon
Mais je sens le froid me gagner.
O Saints, préparez mon viatique
Pour franchir le col suprême.
Que d'autres générations survivent !

LA VERSIFICATION

La poésie de Si Mohand se présente sous forme de petits poèmes réguliers, à deux rimes, qui ont toujours trois strophes de trois vers et s'apparentent aux sonnets dont ils imitent la rigueur sans en adopter exactement l'image. En réalité, par leur composition, ils tiennent davantage des poèmes à formes fixes, tombés en désuétude, tels que la villanelle à trois strophes et le virelai à deux rimes.

Il n'est pas possible de préciser si cet agencement ingénieux est une découverte de Si Mohand ou s'il a existé avant lui. H. Basset rapporte maints poèmes irréguliers dont le rythme moins harmonieux et les rimes approximatives pourraient laisser supposer qu'ils sont dus à des poètes médiocres, ou qu'ils appartiennent peut-être à une poésie populaire et naïve, non

LES POEMES DE SI MOHAND

encore dégagée de l'enfance. Ces poèmes datent de la conquête de la Kabylie et n'ont précédé que d'une ou deux décennies le sonnet de Si Mohand. Quoi qu'il en soit, le sonnet asfrou a désormais son cachet original ; il ne lui reste plus qu'à s'enrichir en exprimant différents thèmes.

Chacune des trois strophes est composée de deux vers à sept syllabes encadrant un vers à cinq syllabes :

7 5 7

7 5 7

7 5 7

Le premier vers rime avec le deuxième, le quatrième, le cinquième, le septième, le huitième.

Le troisième, le sixième et le neuvième ont la même rime.

Ce sont donc des rimes embrassées.

AAB

AAB

AAB

On peut remarquer aussi que deux vers forment un véritable alexandrin dont la césure est déplacée à la fin de la septième syllabe. L'effet poétique n'en paraît nullement gâté, car les sept syllabes peuvent se prononcer sur le même rythme, après lequel il y a un temps d'arrêt pour reprendre avec plus de souffle le deuxième hémistiche, à cinq syllabes. Et comme il rime avec le premier, il semble au contraire, gagner

LES POEMES DE SI MOHAND

en harmonie. On en jugera par cet exercice, une exacte imitation du genre :

Que Dieu maudisse la mort
Qui nous frappe à tort
Sans se soucier des victimes :

La faux puissante du sort
S'acharne d'abord
Sur ceux qui ont notre estime :

Mon amie, une fleur d'or,
S'épanouit encor :
Elle est jetée dans l'abîme.

C'est là une traduction libre du sonnet n° 13 du recueil de Boulifa.

Ce moule rigide ne laisse pas grande liberté au poète. Il exclut tout verbiage, toute imprécision. Les neuf vers du sonnet kabyle doivent porter au maximum : images aux traits vifs, paradoxes frappants, définitions concises, qui puissent faire figure de proverbes. Autrement, rien ne reste. N'oublions pas que le poète parle mais n'écrit pas et que c'est la parole qui véhicule le poème. La mémoire retient ce qui lui plaît, surtout ce qui est court.

La langue est-elle particulièrement propre à cette façon de rimer ?

LES POEMES DE SI MOHAND

Il est possible de s'en faire une idée en considérant les textes de Si Mohand qui font l'objet de cette étude. On constatera que si certaines rimes (*a, as, i, is, ou, in, en*) reviennent fréquemment, elles sont au total suffisamment variées pour restreindre à un choix difficile, à la recherche de trouvailles heureuses.

Il convient de noter, enfin, que le distique kabyle offre une analogie frappante avec le distique latin, qui se compose régulièrement d'un hexamètre suivi d'un pentamètre. On sait que l'hexamètre latin se compose de cinq dactyles (syllabes ayant une voyelle longue suivie de deux brèves) et d'une spondée (syllabe ayant deux voyelles longues) ; d'autre part le vers kabyle reposant sur la durée plutôt que sur la quantité des syllabes, on peut le dire de façon telle qu'il paraisse en avoir six. Nous n'avons d'ailleurs aucune règle de diction précise. Et lorsqu'on chante ou déclame, c'est l'air lui-même qui oblige à allonger ou à raccourcir le mot. Ainsi les deux premiers vers du sonnet kabyle figurent à peu de chose près le distique latin. C'est le mètre utilisé pour l'élegie.

Le sonnet comprend invariablement trois phrases, chacune formant un tercet et chaque tercet se composant le plus souvent de trois propositions (une principale, deux subordonnées ; deux principales coordonnées, une su-

LES POEMES DE SI MOHAND

bordonnée ; trois indépendantes juxtaposées ou coordonnées, la coordination ou la subordination se faisant par le sens). Assez souvent, il offre la physionomie d'une petite ballade à deux strophes, le troisième tercet constituant l'envoi. Comme dans la ballade, la première strophe est ordinairement imprécise ou se cantonne dans les généralités : le poète prend une décision, émet une opinion, formule un principe, une sentence, présente une image ; le second tercet développe, complète, ajuste, précise. L'ensemble des six vers forme, à son tour, un tout cohérent qui a préparé le dernier tercet. Les trois derniers vers constituent la conclusion, l'application de ce qui précède, parfois l'argument décisif qui doit porter. Il arrive à ce dernier tercet de paraître assez loin du point de départ. Il ne faut pas s'y tromper : c'est lui qui constitue l'aveu, le point sensible. C'est de lui que dépendent les développements antérieurs. C'est lui qui renferme la clé de l'éénigme, lorsque le poème est obscur, ainsi que le proverbe qui reste. D'ailleurs, à l'intérieur même du tercet, on rencontre une construction identique, une même gradation d'idées qui s'enchaînent logiquement : du général au particulier, du secondaire à l'essentiel, du futile au grave.

Voici, pour illustrer l'une ou l'autre de ces considérations, un poème pris au hasard :

LES POEMES DE SI MOHAND

Que le songe est criminel :
J'ai vu Dehbia
Son visage plein de grâce

Elle porte la *fouta* de soie,
La ceinture tressée
Son teint est du beau filali (1).

Le réveil dissipe le mirage
J'étreins l'oreiller.
Il ne me reste que les larmes.

Ces trois derniers vers sont cités comme proverbe chaque fois que l'on veut exprimer une amère déception, un réveil brutal.

Plus typique encore, le poème sur la mort d'une amie, dont la traduction rimée est donnée ci-dessus, montre cet enchaînement rigoureux dans la pensée, cette tournure un peu dogmatique de l'esprit du poète, qui lui fait rechercher d'abord la loi, la vérité universelle pour l'appliquer ensuite à un cas particulier. Il s'agit ici d'exprimer une grande souffrance. Chaque tercet renferme une idée essentielle :

1. La mort ne choisit pas ses victimes.
2. Elle frappe les meilleurs.
3. C'est ainsi que j'ai perdu mon amie.

(1) *Filali* : marocain rouge.

LES POEMES DE SI MOHAND

Ces trois idées principales sont précisées dans les tercets par d'autres idées secondaires qui en dépendent étroitement.

- 1° a) Que Dieu maudisse la mort.
b) Elle est injuste.
c) Elle ne choisit pas.
- 2° a) Elle n'épargne personne.
b) Parmi les bons.
c) Elle ne laisse que les mauvais.
- 3° a) Mon amie est sans défaut.
b) Elle n'a pas fini de s'épanouir.
c) C'est elle qui est frappée.

LA TRANSCRIPTION DU KABYLE

Au terme de cette étude sur Si Mohand et ses *isfra*, il convient de présenter au lecteur kabylophone l'alphabet que nous avons l'intention d'utiliser. Y a-t-il dans cette langue, cinquante consonnes ou seulement trente ? Cela dépend de la méthode considérée. Il nous est apparu que souvent on a voulu marquer par des signes différents des timbres très voisins, ou bien que l'on s'est attaché à distinguer entre un son sourd ou emphatique là où une voyelle d'accompagnement provoque tout naturellement l'emphase, alors qu'une autre voyelle au contraire assourdit ce son, comme cela se produit

LES POEMES DE SI MOHAND

en français, par exemple, pour la lettre *r* dans *ra* et *ri* ou la lettre *t* dans *ta* et *ti*. Ce souci d'exactitude minutieuse n'a-t-il pas relégué au second plan le souci de simplicité ? Nous nous sommes alors demandé si l'alphabet de la langue française, les vingt-cinq lettres connues de tous, qui au surplus disposent de toutes sortes de timbres selon celui qui les prononce, ou le mot qu'elles composent, ne pourraient pas convenir. L'habitude ferait le reste.

Nous avons simplement distingué les occlusives des spirantes ou des emphatiques en doublant la lettre ; nous avons gardé au *ch* et au *ou* leur valeur en français ; le *th* et le *gh* qui, croyons-nous, se sont imposés par l'usage, conservent aussi leur prononciation.

Encore une fois, nous n'avons nullement l'intention de bâtir de toute pièce un mode d'écriture original, et sans défaut, destiné à se substituer à d'autres ; la tâche serait au-dessus de nos moyens Il s'agit simplement de fournir au lecteur des *isfra* une clé que nous croyons commode.

ALPHABET UTILISÉ POUR LA TRANSCRIPTION
DES ISFRA

1. — a, e : comme dans *argaz* (l'homme)
2. — b, p : comme dans *thabourth* (la porte)
3. — v : comme dans *avridd* (le chemin)
4. — c : comme dans *acsoum* (la viande)
5. — k : comme dans *eker* (lève-toi)
6. — kh : comme dans *akham* (la maison)
7. — q : comme dans *agerou* (la tête)
8. — ch :
9. — d :
10. — dd : comme dans *ividdi* (le burnous)
addar (le pied)
11. — f :
12. — j :
13. — g : comme dans *argaz* (l'homme)
14. — gg : comme dans *iggeni* (le ciel)
15. — h : comme dans *lehia* (la pudeur)
16. — hh. : comme dans *lehhlac* (la maladie)
17. — i, y :

LES POEMES DE SI MOHAND

18. — l :
19. — m :
20. — n :
21. — O et ou :
22. — r : comme dans *thira* (l'écriture)
23. — gh : comme dans *izghzer* (le ruisseau)
24. — s :
25. — ç : comme dans *açmar* (le cloutier)
26. — t :
27. — th : comme dans *thizi* (le col)
28. — tt : comme dans *thitt* (l'œil)
29. — z : comme dans *izi* (la mouche)
30. — zz : comme dans *izzi* (la vésicule biliaire).

En fait, il y a dans cet alphabet, les vingt-cinq caractères latins, plus :

le d spirante et emphatique,
le t spirante et emphatique,
le g spirante et emphatique,
le s spirante et emphatique,
le z spirante et emphatique.

ISFRA

www.djurdjurakabylie.com

I

L'AMOUR. LA FEMME

1

Ceci est mon poème ;
Plaise à Dieu qu'il soit beau
Et se répande partout.

Qui l'entendra l'écrira,
Ne le lâchera plus
Et le sage m'approuvera :

Que Dieu leur inspire la pitié ;
Lui seul peut nous en préserver :
Qu'elles nous oublient, nous n'avons plus rien !

Thikelta ad hhedjigh asfrou
Oua lahh addilhou
Addinaddi ddeg louddiath.

Oui thislan ar dda thiarou
Our as iverou
Oui ilan ddelfahhem izrath :

An helel Rabbi athet ihheddou
Ghoutes ai neddaou
Add vaddent addrim nekfath.

Pour rester digne, ô mon cœur,
 Tu as besoin de patience
 En ce premier jour de l'Aïd.

Dieu visite tous ses autels
 Où sont réunies les belles
 Celles qui ont appris à l'adorer.

Mais, nous qui sommes tourmentés,
 Nous nous environs d'absinthe,
 Tous deux, mon âme et moi.

A ioul iou ifnak eçver
 Ma tsilidd ddel her
 Asa tsa souiqth laïdd

Koul lemqam Rebbi ihdder
 S thoulas iamer
 Thiddac ighran ddi tsouhidd

Noukni aqlagh net hiier
 Selabsant nesker
 Nek dderai iou louahidd.

Elle est morte loin de moi :
 La mort choisit ses victimes
 Et Dieu pousse à la révolte.

O terre, ne profane pas
 Sa beauté incomparable,
 O anges, pardonnez-lui.

Fille de sang généreux,
 Elle n'a pas dédaigné le pauvre :
 Qu'elle soit préservée de l'Enfer !

Themouth thazizth our nemzir
 El mouts athetsekhetir
 Rebbi ithedou ddegg enouqma

A iakkal ourtsets gheillir
 Mlaoun nettir
 Thafoumthas a el moulouka

Dda zaouali our tehqir
 Ddiellis nel khir
 Merhoumath si Djahnama.

Vois mon cœur oppressé !
 En lui-même il éclate
 Chaque fois que je pense à elle.

O suprême Créateur,
 Nous implorons ta justice,
 Sois un soutien pour nous.

Délivre-nous des tourments ;
 De toi seul, nous attendons
 Que se produise le miracle.

Atha ouliou itkheiaq
 Gher ddakhel ifelaq
 Thichki ar tsid nesmecthi.

Aï aggelidd el khalaq
 Thefrouddagh selhaq
 Addagh thilidd ddamaani.

Gherk a Rebbi ai nekheraq
 Selcagh naouaq
 Iac ghourak ishhel koul ech.

II

L'INSATISFACTION : A LA RECHERCHE DU BONHEUR

5

Nul ne peut sonder les cœurs,
De l'amour connaître le degré,
Car chacun a son tourment.

L'un aime avec plénitude,
Son sort est enviable,
Il ne quitte pas sa bien-aimée.

Pour l'autre, il y a la souffrance,
Il aspire à l'impossible,
Dieu seul connaît son mal.

Zighen lachek imkhalaf
Ifraq ddeleçnaf
Kouloua ddaken itmehen.

Avadd izzehhou selaktaf
Ezzahhris ioulaf
Iqim netsa ddouazizen.

Avadd meskin hhath inhaf
Ddaïn ivgha ourthitsaf
Slahhlacis dderebbi agalmen.

63

Voici que mon cœur se gonfle,
 De larmes il déborde
 Pour ce qu'il a enduré.

Ma confession fait frémir la montagne
 Et chaque fois ravive ma plaie,
 Car l'amour est ma passion.

Victime d'un sort maudit,
 N'ayant guère de chance,
 Pourrais-je y goûter un jour ?

Atha ouliou ighermed
 Simetti ihmled
 Ghefaïn iadan felas.

Mihkigh i ouddrar inhhed
 Ouliou indefed
 Achqagh ddegg ezhhou ntoulas.

Ddeg ikhfiou aka egjerred
 Ddezhhar oulahed
 Menagh a ouizehhan ibouas.

J'avais un jardin dans la plaine :
 Une débauche de roses,
 De pêches et de grenades.

Sa clôture était parfaite,
 Il était protégé et inviolable ;
 Je la choyais comme un faucon.

Je n'eus qu'une branche stérile
 Qui ne donna rien ;
 Elle me remplaça par un homme vil.

Ghouri ledjnan ddi loudda
 El ouard ddessikhta
 Selkhoukh oua erreman ifaz.

Ferggaghthid afragg ilhha
 Izzerrev ighta
 Hesvaghts am froukh elvaz.

Tchechddiyi ioueth tsetta
 Our id ggir ara
 Thevdelii si ir ergaz.

J'ai voulu un beau jardin
 Avec toutes les fleurs de mon âme
 Et tous les arbres dignes d'envie :

Des treilles au raisin vermeil,
 Des pêches pareilles à l'ambre...
 Le basilic et la rose s'y mêlent.

Hélas ! J'ai vécu trop longtemps
 Et, en ma présence,
 Il est livré au troupeau.

Zzigh ledjnan selkhethiar
 Quan ddegs lenouar
 Secra ddekren ilsaouen.

Laneb lehmar bouamar
 DDel khoukh am lamber
 Lehveq ou louerd mlalen.

Iac neder ghousif lamer
 Alarmi nehdder
 Csanas imecsaouen.

J'avais un jardin incomparable
 Aux pousses drues et vigoureuses :
 Que Dieu protège ses richesses !

Un mur le fermait et l'abritait,
 Une porte en condamnait l'entrée
 Dont le gardien ne dormait pas.

Maintenant qu'un torrent y fut dirigé
 L'éboulement a tout emporté ;
 Il n'en reste aucune trace.

Ghouri ledjnan ddimferred
 Ddimghis isaggmed
 Ma ithbeth ellahh lerzzaqis.

Vnighas çour ihejved
 Thabourth theghalqed
 Ddasas ddeggs ourittis.

Thoura ineflas esed
 Ddasiakh ddeggs iouthed
 Irouh ourivan lathris.

A mes détracteurs je ne pardonnerai pas :
 Ma blessure se cache au cœur,
 C'est pourquoi je m'étourdis.

L'amour m'a tordu les ailes :
 Je ne suis pas un égaré,
 Seul l'inconscient repousse le bien.

J'ai voulu suivre un rude sentier
 Où l'on ne rencontre que les peines :
 A quoi servirait le repentir ?

Ouin iouthen ddegnagh la sinah
 Ddeg oul ai nejrah
 Armi la nzehhou sen nouqma.

Ddelacheq aigzelggen leriah
 Latmchi ddai njah
 Our icsan hed louqama.

Thevagh erraï iou isah
 Ddeg lemahna inçah
 Larmi digoura ddindama.

III

L'AMITIE BAFOUEE

11

Mon cœur tout trouble
Par le kif et l'alcool
N'a suivi que ses penchants.

Accueillez le vagabond
— O gens sensés et nobles —
Etranger dans son pays !

Dans l'exil et dans l'oubli
J'ai ignoré mes devoirs :
C'est maintenant que mon cœur saigne.

Atha oul iou itsemhebar
Selkif ddel oukhmar
Ai fkigh levghi il khatriou.

Ousighd aqlii ddatiar
Alfahhmin lehrar
Ddehighd ddaghrii ddi themourthiou.

Asmi elligh vaddegh laqrar
Our bouigh laar
Thoura ingouga oul iou.

Voici que mon cœur soupire
 Il jure — et n'y faillira pas —
 De fuir à jamais Ichraïouen (1).

Quand j'étais dans mon bel âge,
 J'étais accueilli partout,
 Tous recherchaient mes avis.

Maintenant, brisé par la vie,
 Pliant sous les peines,
 Je ne sais plus être heureux

Atha ouliou isnehhthith
 Igoul our ihnith
 Our izddigh Ichraïouen.

Asmi ila ezman ddelalith
 Mkoul azniq noughith
 Lehhddour iou tsadaïen.

Ma tsoura thettfiyi dounith
 Lemhaïen iou ouggethith
 Jarqagh ezhhou ddaïen.

(1) Ichraïouen : village où le poète a vécu son enfance (voir introduction).

Ils se réjouissent de mon absence
 Et de mon silence :
 Ils croient que je suis mort.

O saints d'ici à la Mecque,
 Permettriez-vous cela ?
 Dissipez pour moi les brumes :

Tandis que les vautours sont au pouvoir,
 Le faucon est exilé,
 Le reniement détruit l'amitié.

Ferhen lavaadd mi nenfa
 Our netsvan ara
 Ai aouden meden nemouth.

A çalhin aka ar Mekka
 Amec igga ouaka
 Nek ghilagh atsifrir thaggouth.

Ddisghan ai gougen douella
 Ddelvaz inejla
 Oui saan ahviv itsouth.

O toi qui recherches l'épreuve,
 L'amitié t'a-t-elle trahi
 Pour fréquenter n'importe qui ?

Pieds nus, j'ai pénétré dans la forêt,
 Je me suis exilé pour eux,
 Et quel pays n'ai-je pas atteint ?

J'ai moissonné et mis en meule,
 Il n'y avait plus rien à faire.
 J'ai dépiqué : c'était pour les autres.

A raï iou avou thloufa
 Thekhddak Imaïrfa
 Ithedoun ddour thezzridd.

Theccechmadd elghava ilahfa
 Fellasen aid nenfa
 Eksed leblad our nebouidd.

Meggraghets, jemaghets tsaffa
 Echeghoulis ikfa
 Serouethaghets abanets oui iadd.

Je jure de rompre avec ces chiens
 Car la confiance a disparu
 En cette génération impie.

Ceux qui avaient mon amitié
 Et me payaient de retour
 Aujourd'hui se moquent de moi.

O cœur, cesse de t'humilier,
 Détourne-toi de l'Arabe
 Et des Juifs tant qu'ils sont.

Aouddagh thaddoukli ddelklab
 Imi thamousni theghab
 Gher eldjil our nesin rebbi.

Mi ddouiddak nera ddelhbab
 Oukoudd nemjerab
 Alarmi la tsihhin felli.

A ioul iou berkak tseqzab
 Our thedou dd ouarab
 Ouala elhouad irkouli.

J'ai juré que de Tizi-Ouzou
 Jusqu'à Akfadou (1)
 Nul ne me fera subir sa loi.

Nous nous briserons mais sans plier :
 Plutôt être maudit
 Quand les chefs sont des maquereaux.

L'exil est inscrit au front :
 Je préfère quitter le pays
 Que d'être humilié parmi ces pourceaux.

Goulagh seg Tizi-Ouzou
 Armi ddakfadou
 Our hekimen ddeffi aken ellan.

Anerez ouala anecnou
 Akhir daousou
 Anda tsqouiden chifan.

Ddelghourva thoura ddeggerou
 Goulagh ar nenfou
 Ouala laqouba gger ilfan.

(1) Akfadou : limite orientale de la grande Kabylie.

Si ma raison n'était pas égarée,
 J'aurais condamné le kif
 Dont profitent les gens indignes.

Il est source d'inégalité
 Il a enrichi l'esclave,
 Le sage est resté en arrière.

O mon Dieu, quelle injustice !
 La toléreras-tu encore ?
 N'est-ce pas bientôt le tour des pauvres ?

Loukan dderaï our ithlif
 Add addegh el kif
 Sbeslen iqouadden.

Koul thamourth ivddats selhif
 Iservah louçif
 Igoura ouilan ddel fahhem.

A rebbi sefddagh elhif
 Akin iaouedd ennif
 Iac ddennouva iggellilen.

Il a fait vœu de sainteté
 Et se plonge dans le péché
 Son chapelet toujours au cou.

N'attends de lui ni charité, ni clémence ;
 Mais sa perte est proche
 La colère de Dieu est sur lui.

Toi qui démasques l'hypocrite,
 Pourquoi t'invoquerons-nous ?
 Le jour du méchant arrivera.

Attas aï goughhen el mithaq
 Ddidnouv ialaq
 Tsevih izga ghef iris.

Ourkirehem ourkiatheq
 Ddesedis isaq
 Rebbi ilhha ddechoughlis.

A iahnin isaddehharen elhaq
 Fihel ma nentaq
 Amchoum athid ias ouasis.

Ce siècle fait fuir
 Qui a enrichi les chiens
 Vous êtes brisés, ô nobles cœurs !

Je dois aux méchants mes cheveux blancs,
 Ma raison m'a abandonné,
 Je suis « le fils dépravé ».

Il faut donc me résigner
 Puisque le lâche se fait craindre ;
 Tant pis, ô mon âme, tant pis.

Elqern agi iserhhav
 Ddeg revhen leklav
 Therzem ia oulad bab allahh.

Selmehna ensen aï nechav
 Dderaï iou ighav
 Semani ederia malahh.

Djigh echí netalav
 Mi ddouddaï mouhhav
 Chahh ! a raï ou, chahh !

Si cette âme qui est la mienne
 Pouvait prendre une forme humaine
 Pour elle j'entrerais au bagne.

Insensible à mes remords
 Elle m'a plongé dans la débauche
 Et m'abandonne dans la misère.

Dans l'indifférence, traîne-toi par terre !
 M'en souviendrai-je au moins ?
 J'accepte qu'on m'abreuve d'injures.

Loukan ila raï inou
 Ddevnaddem ilhou
 Add cchemagh aoudda fellas.

Recheddagħ thid iouġgi addi hhdou
 Ictseri i ddegg zehhou
 Armi i ira ddamaflas.

Mi theghlidd hed mak ianou
 Negħil manchefou
 Amddagh iragma slighas.

Je romps avec les rénégats
 Qui ont plusieurs religions
 Et aucune dignité.

Pour le mal ils se jaloussent
 Et le bien les rend timides :
 O mon cœur, ne t'emporte plus.

Ils se détournent du malheureux ;
 Ce sont tous des traîtres ;
 Il est bon de les connaître.

Aouddagh ticli ddimselmin
 Athe ouach hal ddedin
 Ouiddac our nesaï lemeddehhev.

Gher laar aï saan thismin
 S issegh tsethehin
 Aï ouliou berkak leghçev.

Mi theghlidd hed ourkissin
 Meden aok ddelkaraïn
 Aka akhir ilhha oujerev.

IV

MALADIE ET RESIGNATION

22

O généreux et miséricordieux
Sois loué, ô tout puissant !
Père de toutes les créatures.

Ta nourriture ne s'achète pas.
Toi seul donnes à chacun
Ce que les hommes ne peuvent vendre.

Le sage ignore les calculs
Il n'a ni dettes, ni soucis
Pourquoi te craindrais-je, ô faim ?

Alhanin cetch dderahim
Çavhanek ia laddim
Ia moul lghachi bla addadd,

Thefkidd laïchh mbla addrim
Hed ourac indjim
Thezgiddaghd aok ddilmendadd.

Attas igaichen iqim
La edin la tsekhmim
Ou allahh alazz ourk nougadd.

O Dieu, c'est toi qui donnes,
 Qui fait vivre ou mourir
 Et assigne à chacun une patrie.

L'un a reçu les richesses,
 De tout côté il prospère,
 La perdrix égaie son toit.

L'autre est livré à l'aventure,
 A la misère et à l'amour :
 C'est l'Absent, c'est l'Insensé.

A ellahh cetch ddarezzaq
 Isiddiren inaq
 Koul iouen iach ddeg themourthis.

Alvadd thefkiddas lerzzaq
 Koul djihha ikheraq
 Thaskourth ddoug khamis.

Alvadd theritt ilmechaq
 ddezzeltt ou lachaq
 Iousad ddaghrib a erraïs.

•Louange à toi, le Seul !
 Il faut que nous t'adorions :
 Ton épreuve, je la supporte !

Quand le sort était favorable,
 Je m'appliquais à l'étude
 Et pénétrais le sens de chaque lettre.

Maintenant, pris par le vice,
 Je commets sciemment le péché :
 Je sais la voie et m'en écarte.

Çouvhanek ia ouahed el ahed
 Ddeloujav ak nehmed
 Thefkidd elqoddra neçevras.

Zic enni mi ddezhhar içegmed
 Elhhagh ddadjoued
 Koul elharf selaïvaras.

Thoura imi netsakhed
 Ghef lahram named
 Senagh avridd kheddighas.

Le bateau s'ébranle et mugit
 Tous l'ont entendu
 O Dieu, quelle foule tu as créée !

Les capitaines font l'appel,
 Chacun doit avoir son billet,
 Des gardiens veillent aux barrières.

Tel, comme moi, au sort néfaste,
 Est délaissé par ses frères :
 Ils ont dit : « Pauvre hechaïchi ! » (1)

Iddouer el vavour ioughouas
 Meden aok slanas
 Aïg ikhleq ellahh si lghachi.

Veddan nedhen erouias
 Kouloua selkartas
 Iassassen ghaf lehouachi.

Avadd am nek thaksas
 Rouhen djant ouathmas
 ennanas : « oua ddahchaïchi ! »

(1) Hechaïchi : Celui qui fume l'herbe, le rêveur, le poète. C'est l'homme capricieux, insaisissable et incompréhensible qui pleure de ne pouvoir quitter l'exil et refuse de s'en aller.

Mon cœur est obsédé
Par ce siècle injuste :
Comme l'orphelin, je reste au seuil (1).

Secours-moi, ô Sidna Ali (2),
Fils de noble race,
Fais que se dissipe la brume.

Mon mal me consume et me noircit ;
Chaque jour, il s'aggrave
Et je sens venir la mort.

Atha ouliou itsrejridj
Af el qern aoudij
Ai aousagh amgoujil thabourth.

Ats naredd a sidna Ali çid
Ah ! ia mis nessid
Theddaoudd atsifrir thaggouth.

Ai hhelcagh lehhlac ddousouidd
Koul ioum la itsezidd
Avridda hhouvagh elmouth.

(1) Quand le père va au marché, son fils attend avec impatience son retour. Les yeux de l'enfant ne quittent pas le seuil et le père sera accueilli avec joie, car il rapporte toujours quelque chose. L'orphelin attend aussi, bien qu'il sache qu'il n'aura rien.

(2) Ali : gendre du prophète, réputé pour sa bravoure.

Voilà mon cœur dans l'angoisse
 Délaissé par les hommes sages,
 Il demeure seul dans la foule.

Que la volonté de Dieu soit faite !
 C'est lui qui récompense ou châtie ;
 Nul n'est maître de ses désirs.

Chacun a une passion qui l'emporte :
 Il s'égare malgré lui
 Et accepte la marche vers l'abîme.

Atha ouliou iddehhech meskin
 Djant elfahmin
 Iougrad ouahddes ddegg elghachi.

Ddelouad errebi aig tsemechin
 Itsvoudou itsmehin
 Ddilgherddis hed ourili.

Kouloua ddelmehna ithibouin
 Ibsel ouricsin
 Iamedd avridd ghar ifri.

Tel d'entre nous, ô frères,
 Peut s'affilier aux dévôts
 Et pratiquer, l'esprit libre.

Il recherchera une noble alliance,
 Il comprend, il sait juger :
 Son regard n'ira pas au-delà.

La liste de mes peines est longue,
 Mon mal dépasse tous les autres
 Et personne ne le connaît.

Avadd ai athma ddeg lavadd
 Khas add iagh louradd
 addithouv izhha lkhatris.

Add iqsedd ddeljouadd
 Ifhem ddaneqadd
 Oulanda zegddant oualnis.

Lemehnathiou jerddenth laddadd
 Lehhlaciou izadd
 Our ialim hed selhalis.

Chacun veut un sacrifice (1)
 Propre à apaiser son tourment,
 Moi, mon mal est singulier.

Il n'est connu de personne
 Ni des hommes ni des enfants,
 Sauf de l'esprit perspicace.

Pour toi, ô Dieu, tout est visible,
 Tu sais qui est en peine
 Et de toi seul attend le secours.

Tsehibin meden isflan
 Kouloua ddai thirhan
 Nek attan iou ddam khalef.

Ddel mehnaou hed ai tsizzran
 Gerdjal ou çevian
 Bekhlaf oui ifehmen selharf.

Koul echi gherk a rebi mouvan
 Thezzridd oui ddrouran
 Geldjihhac nerdja assoulef.

(1) Il s'agit du sacrifice d'animaux (chevreau, poulet, etc...) en usage dans les campagnes pour guérir de certaines maladies.

Nous t'implorons nuit et jour,
 Nous t'importunons
 Notre lot n'est pas le bonheur.

L'un, comblé par tes bontés,
 Vit dans les plaisirs
 Et ne quitte pas sa bien-aimée.

L'autre est mis aux arrêts
 Mais cela ne se voit pas
 Et nul ne connaît son mal.

Netsnadji ddegidd ddougas
 Nâda thilas
 Nettama ddeg ourneqsim.

Avvadd rebi ifkaias
 DDezhhou mekoulas
 Netsa ddouazizen iqim.

Avadd meskin ddeg lehvas
 Our ivan felas
 selehhlacis hhed ourialim.

O Destin qui fais souffrir,
 Tu nous tues de boisson :
 Arrête-toi, cesse de jouer.

Si c'était affaire de justice,
 J'y aurais sacrifié une fortune :
 Tu m'as dépouillé parmi les hommes (1).

O Dieu, éprouve le railleur,
 Interdis-lui les filles :
 Qu'il subisse la brûlure du foie ! (2)

A qesam avou tsemrith
 Thenghiddagh sthisith
 Berkak tihha thoura.

Loukan ddechra nathaddith
 Ai gevghoun nefkith
 Theneqeddaddii ger Lâma.

A rebi oui iouethen jervith
 Ddi thoulas hermith
 Seheddrith iouzou tasa.

(1) Littéralement : tu m'as privé de ma part.

(2) Le foie exprime aussi bien le courage que la colère. Le foie qui brûle, c'est la rage impuissante.

O toi que nous implorons,
 Guéris celui qui souffre
 D'amour et de pauvreté.

J'ai épelé le Coran tout entier,
 J'ai fait toutes les prières,
 Mon nom était respecté de tous.

Maintenant que je suis vieux et sec
 Les plus vils se moquent de moi ;
 J'ai peur, l'épouvante me saisit.

A rebi ddek ne southour
 Ddaoui el maddirour
 Lacheq ou el qela lemeçrouf.

Ghrigh louqran koul eçddour
 Tzzalagh ettehhour
 Ismiou ar meden marouf.

Thoura imi nechav neqour
 Lagh regmen larour
 Ouehchagh ighlid feli el khouf.

Sultan des Amraoua (1),
 O sidi Belloua,
 Maître au sandjaq (2) vénétré,

Je suis malade, soigne-moi,
 En toi je place mon espoir :
 Tous, c'est toi que nous implorons.

Délivre-moi du kif et de la chira (3),
 J'ai recherché l'ivresse
 De la jeunesse à la vieillesse.

A çelttan ddegg Amraoua
 Asiddi valoua
 A moul sandjaq mouhhav.

Ddamouddin fkii doua
 Ghourek aid nenoua
 Ai ahnin ddeg nettalav.

Fak feli el kif ddechira
 Thebouii ezahhoua
 Si themzzi a larmi nechav.

(1) Amraoua : région de Tizi-Ouzou ; le saint vénétré de cette région est Sidi Belloua, dont le sanctuaire se trouve au sommet d'un mont qui domine la vallée du Sébaou. Lors des fêtes religieuses, ce sanctuaire reçoit des pèlerins venus de tous les coins de Kabylie.

(2) Sandjaq : étendard, emblème.

(3) Chira : un stupéfiant comme le kif.

• Je suis atteint d'un mal incurable
 Et je me consume peu à peu :
 Dès que je guéris, la plaie se rouvre.

Son remède, la médecine l'ignore ;
 En vain j'ai cherché dans les villes,
 J'ai consulté mâle et femelle..

Cette fois, préparez les dalles (1)
 Avant qu'on ne vous dise :
 Mohand est au seuil de la tombe.

Hhelcagh lehhlac ddamqenin
 Koulioum ismenkhnnin
 Miheligh therzoud thiitha.

Douas tolva ourthesaïn
 Nouddagh thimddinin
 Setheqsagh adcour ou ennetha.

Avridda hhegith thimddelin
 Ouqvel addaouen ennin
 Mohand af thizi el moutha.

(1) Les dalles funéraires avec lesquelles on ferme le tombeau. Ce sont de grandes plaques de schiste qu'on va chercher parfois très loin, au fond des vallées rocheuses. Le village consacre périodiquement, sous forme de corvée collective, une ou plusieurs journées pour s'approvisionner en dalles qui sont alors stockées dans la cour d'une mosquée et restent à la disposition de la communauté.

O Dieu, aie pitié de moi ;
 Je suis comparable au mort,
 Mais il me manque le repos.

Comme cire s'égoutte mon corps,
 L'angoisse me suffoque,
 Ma misère me prend à la gorge.

Supporte, ô mon cœur, et tais-toi ;
 C'est le tour des autres,
 Incline-toi, que passe l'épreuve !

Anagh a rebi arkenghidd
 Aqlii amin thenghidd
 Ifii add seraha.

Couraou thetsqoudour ddenfidd
 Irkevii elghidd
 Elhem ittefii segg edviha.

Eçver ai oul oula ai thenidd
 Ddenouva bou iedd
 Ecnou atsadi el mehna.

Mon cœur étouffe dans un dé,
 Ma souffrance est continue,
 Chaque jour, elle empire.

Mon énergie s'est épuisée :
 Dans ma prison bardée de pointes,
 Le mois me semble une année.

Pareil au mort dans sa tombe
 Qui a perdu toute espérance,
 O mes amis, je vous pardonne.

Atha oul iou ddegg el helqa
 Ddel mehnaou thezga
 Koul ioum ddeziada felas.

Thefouk seggi el heraqa
 Mekhzoun ddi chouaka
 Echehher feli ddasgouas.

Amin ilan ddougzzeka
 Iouias ezhhou berka
 Ouilan ddahviv soumehghas.

O Dieu aie pitié de moi :
 Je suis celui à qui tu as ôté la vie
 Et qui n'attend rien de ce monde.

Tu m'as livré à l'angoisse et au froid
 Mon compagnon, c'est le mur,
 Je suis seul devant mes actes.

Calme-toi, ô cœur, si tu t'irrites,
 Prends garde de t'emporter :
 Comme tu es loin de Ses Elus !

Tsekhoulek a rebi ar kenghidd
 Aqlii amin thenghidd
 Ddidounith iouiès naamis.

Thefkitt ilouehch ddousemidd
 Thaouansas ddelhidd
 Hacha netsa ddelfaalis.

Eçever ai oul ddai therfidd
 Hadder atsenjelidd
 Ai ggarac ddelhourathis.

J'ai été la cible du siècle nouveau
 Qui a terni ma valeur
 Et c'est pourquoi l'on me raille.

Lorsque j'étais fin cavalier,
 J'avais bonne compagnie,
 Nombreux furent mes élèves.

Maintenant que mon étoile pâlit,
 Personne ne m'écoute
 Sans doute souffrirai-je encore.

El qern a ivdda sel qers
 Idjaiagh nerkhès
 Dda imi la tihin felagh

Asmi eligh ddel fares
 Ousighd netouenes
 Attas bou idd eshafddagh.

Thoura imi tsagounits thakes
 Hed ma dda ghihes
 El mehna iqder ats kemlagh.

O sage, je t'en prie, écoute-moi,
 Pèse la valeur des mots :
 Mon mal, je ne le dirai pas.

Le sens de la vie est obscur :
 Les favoris du sort sont égoïstes ;
 J'en connais tant.

Alors que tel autre a mangé le feu,
 Il désespère du bonheur :
 C'est de Dieu seul que cela vient.

Rechdaghk alfahem heses
 DDilhhedra ekkies
 Lehhlaciou hed ma sethemlagh.

Dounith içav lamer ines
 Oui revehen inhes
 Khila bouiddac snagħ

Avadd thechetsas thimes
 Ddegg lervah iouies
 Sghour rebi ai zdfragħ.

Le poème suivant a été recueilli par le R.-P. Giacobetti, en 1906, peu de temps après la mort du poète, et nous a été communiqué aimablement par le R.-P. Genevoix, des Pères Blancs de Ouagzen, lui-même spécialiste de la langue kabyle et directeur du Centre d'études de Michelet.

**VOYAGE DE SI MOHAND
DE MAISON-CARREE A MICHELET**

1. — *Le départ sans autre provision que sa pipe.*

Quel sujet de méditations
Que le cas de Mohand ou Mehand
Dont la raison est dérangée !

Il a étudié et psalmodié le Coran,
Autrefois il était fort
A présent il fait pitié.

Le terme est sans doute très proche
Mais il n'a d'autre viatique
Que la pipe, sa seule compagne.

Oui veghan rebi ath iouehedd
Ddi Mohand ou Mehand
Meskin iaouej erraiis.

Ighra louqran ijoued
Ddi zicis idjehed
Thoura la irefedd soualnis.

Ouaqila esfer iqerved
Aouin oulahed
Sioua asevsi ddarfiqis.

2. — *De Maison-Carrée à l'Alma.*

De Maison-Carrée à l'Alma
Mon caractère s'est aigri,
Mon allure était très vive.

O sage, comprends-moi :
Dure est ma peine,
Plus dure que celle de tout le monde.

Elle s'est dévoilée au kif sans sève
Qui a changé mon visage :
Elle refuse de voir mes cheveux blancs.

Si Lherach armi ddevouddouaou
Ikherv ettaviaou
Bouigh avridd si thimchi.

Rechdeghk al fahhem amousnaou
Theçav el mahnaou
Thezadd ghef meden irkouli.

Thenath ilkif ddaselaou
Ivedel souraou
Bad chiv, thougi atouali.

3. — *De l'Alma à Ménerville (Thenaya).*

De l'Alma à Ménerville,
L'ennui me prit
A la côte des djellabas.

Je suis parti tôt matin,
J'ai marché sans relâche !
Le soleil est descendu sur les crêtes.

Sans honte je m'affale dans un café,
Mourant de fatigue
Et demandant pardon aux saints.

Si vouddouaou ar Thenaya
Threkvii tnoua
Ddi tsaouent netjelavin.

Si eçvah ai nevdda lmechia
Thedough bechouia
Ittij ighlid af theghaltin.

Gheligh ddi lqahhoua la hia
Segou aken naia
Ttelvagh esmah ddi çalhin.

4. — *De Ménerville à Bordj-Menaël.*

De Ménerville à Menaël,
Ma peine s'est accrue
Et j'ai brisé ma pipe.

De colère, j'ai cédé au blasphème
Mon caractère s'est modifié :
J'ai choisi d'aller pieds nus.

Il a fallu l'âge mur
Pour me jeter dans la révolte
Pour être livré aux pires épreuves.

Si thizi ar menayel
Lemehnaou thekemel
Irzzii ousevsi nerfa.

Coufragh icechmii ledjehhel
El khateriou ivedel
Qedmagh avridd ilehfa.

Armi enchav ai nettelel
Ai ifagh laqel
El mehna thoura ai desthoufa.

5. — *De Menaël à Haussounvillers (Lazib).*

De Menaël à Lazib,
C'est là que j'ai blanchi
A parcourir la plaine de Chender.

Ma peine n'a point de médecin,
Elle m' a livré à l'exil :
Me voici, ô Dieu, repentant !

Sans provision et sans argent,
Nous ne possédons rien.
Mieux vaut la mort qu'une vie trop longue.

Si menayel a larmi dde laziv
Ddin iidivdda chiv
Tqedmegh loudda nchender.

El mehnaou our thesai etteviv
Thedjaï ddaghriv
Aqlii a ellahh nesthaghfer.

La aouin la asourdi ddi eldjiv
Chaien our necsiv
Tsif el mouth thoughzi el amer.

6. — *De Haussonvillers à Tademaït.*

De Haussonvillers à Tademaït
Les difficultés se sont multipliées,
Mon pied s'est couvert d'ampoules.

Epuisé à l'extrême,
Voilà où ma conduite m'a mené :
Mon cœur est sur le point d'éclater.

Mais Dieu promet la délivrance,
En ce monde ou dans l'autre :
Tout est écrit à l'origine.

Si Laziv armi tsaddmaith
Erouigh ddi el mehnath
Addar souada isheq.

Rekventii lekhchaouat
Rayiou noufath
Ouliou ivegha addi feleq.

Iac rebi iaddem tifrath
Selhaiats selmath
Koul chi ioura ddegg sabeq.

7. — *De Tademaïth à Boukhalfa.*

De Tademaït à Boukhalfa
Mon corps était une loque,
Une loque qu'il fallait traîner.

Pliant sous toutes les épreuves,
Il me restait la révolte :
Je cherchais à qui vouer mon âme.

Vraiment les rêves sont trompeurs,
O sages, je parle d'expérience :
Je suis étranger chez moi.

Si theddmaith ar voukhalfa
Couraou thekfa
Ala azougher ddeg imaniou.

Irkevii leghoch nerfa
Erouigh thiloufa
Aqlii haregh ddi lamriou.

Zìghema thirga mekhalfa
A el fahhmin nechfa
Ddehaghd ddaghrib ddi themourthiou.

8. — *De Boukhalfa à Tizi-Ouzou.*

De Boukhalfa au village (1)
J'ai repris courage
Parce que tous m'y connaissent.

J'ai rencontré mes amis ;
Quant aux fils de « Sauvages »,
Ils sont amers comme du goudron.

Leur amitié est un poison,
Ma franchise a provoqué une bagarre :
Ils sont plus hargneux que des chiens.

Si voukhalfa ar el villaj
Ouqmagh el couraj
Ilmend bouidd iyizzran

Qesddagh ouidd nehouadj
Ouama beni soufaj
Am idjouezen seqddran.

Thamousni nsen am eradj
Sekkragh asehadj
Tsif khir oui itserebin iddan.

(1) *Villaj* : village. Il y a un demi-siècle, Tizi-Ouzou était un petit village.

9. — *De Tizi-Ouzou à Adeni.*

De Tizi-Ouzou à Adeni
Je me suis armé de patience,
J'ai demandé pardon aux saints.

J'ai revu une foule d'amis
Je ne m'e suis confié à personne
Sur les causes de mon exil.

Seuls ceux qui, pareils à moi,
Sont coutumiers des épreuves,
De ma bouche ont su la vérité.

Si Thizi-Ouzou ar Addeni
Çouvragh es ienni
Ttelvagh ddi saddats esmah.

Miezzragh el ghachi tsirni
Hed ouras neni
Achou ai ddeseba nerouah.

Bekhlaf ouilan am noukni
Edvent lemhani
Ma mlighas lehhddour nesah.

10. — *D'Adeni à Fort-National (Larva).*

D'Adeni à Fort-National,
La crainte m'a saisi
Mais c'est moi qui l'ai cherchée.

Me voici revenu repentant,
Me traînant par terre,
Avouant à tous mes péchés.

Hélas ! mon pays a bien changé :
Ils n'ont plus aucun principe,
Et j'ai perdu tout espoir.

Si Addeni armi ddelarva
Threcvii lekhlaa
Ddenek aig nouddan felas.

Aqlii ousighd settaa
Neqlagh ddi el qaa
Men koul hed hekighas.

Thamourthiou ddel Biddaa
Feghen aok si chraa
Avridda queddagh laias.

11. — *De Fort-National à Michelet*

Pays qui vend la verroterie,
La plus « chienne » des tribus,
De Larba vers la haute montagne.

Tous ceux qui cultivent le chêne
Et n'achètent que des tripes :
Ikhlidjen et Icherriden !

Marchands de drogues et de poudre de riz,
Plus vils que des bêtes sauvages ;
Ils sont tous dans l'Administration.

Thamourth iznouzoun aqouch
Chenayed ddi larouch
Si larva ddasaouen.

Aken cesven acerouch
Ennefqa ddelkrouch
Ikhlidjen ddicherridden.

Ath el djaoui ddehmimouch
Aqellen ddi louehouch
Oughalen aok ddelmekhazen.

12. — *A Michelet.*

Mon cœur est plein de honte,
Mon voyage est pour bientôt :
Voilà que j'ai quitté Michelet.

Ce pays a bien changé,
Il appartient aux vauriens :
Ceux qu'autrefois je méprisais.

La vie est dure pour l'homme fier,
Elle ne lui réserve qu'amertume :
Il se consume dans la colère et la révolte.

Atha ouliou ihedjel
Ddesefriou iajel
Micheli adaghd sini.

Thamourtha thoura thevedel
Bouuints ezouamel
Ouidden cerhhagh zicni.

Thamaicheth theçav af el fehel
Thouqlas ddi felfel
Iroua zaaf ddeloghchani.

13. — *Invocation finale au chikh Mohand ou el Hocine.*

O chikh Mohand ou el Hocine
J'avais hâte de t'approcher :
Mon cœur est saisi de crainte.

O faucon qui hante les cimes,
Il te faut un compagnon,
Mais je sens le froid me gagner.

O saints, préparez mon viatique
Pour franchir le col suprême.
Que d'autres générations survivent !

A chikh Mohand ou el Hocine
Nousad aknisin
Ouliou irekvith el ghidd.

A el vaz izeddghan el heçin
Ilaqac ouisin
Atha icechmii ousemidd.

A sadats hhegith aouin
Si thizi akin
Thamourth atsezeddeghen ouiidd.

BONANZEN KARTEL
Mers et Kevin étonnés
je te laisse ce livre
en gage de notre
amitié et aussi pour
les deux amies passées
ensemble dans la
France Naturelle.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 29 DÉCEMBRE 1970
PAR JOSEPH FLOC'H
MAÎTRE IMPRIMEUR
A MAYENNE

n° 3989

N° d'éditeur : 855

Sur place à l'abattoir
Mme Thierry Marquer
Mme Gagnon

102 J'arrive Bz

Imprimé en France